

d a n s e

geneva camerata au rosey concert hall

Le souffle de la révolte

Kader Attou bouscule les frontières entre hip-hop et musique classique. « *Revolta* » se déploie sur les vibrations du krump et la musique de Chostakovitch. Pour l'Ensemble Geneva Camerata pleinement intégré dans la chorégraphie.

Revolta réunit la danse et la mise en scène de Kader Attou, retravaillée par Grichka, danseur krump historique, à l'Ensemble Geneva Camerata (GECA) sous la baguette fluide de David Greilsamer. La *Cinquième Symphonie* de Chostakovitch, opus tellurique, ironique et lyrique né sous la censure stalinienne, respire ses rythmes variés au contact du krump. Une danse urbaine aux mouvements explosifs et véloce, saccadés et résilients née dans les années 90 au cœur des ghettos de Los Angeles. Cette symphonie cristallise toutes les contradictions de son auteur : loyauté simulée envers le régime stalinien et rébellion sourde, lyrisme authentique et satire acerbe, émotion moderne et structure classique. Sur scène, les musiciens et musiciennes jouent sans partition, debout, en mouvement, devenant danseurs et danseuses autant qu'interprètes, dans un échange organique avec quatre figures du hip-hop (Grichka, Melissa, Dexter, Hendrickx). Tout vacille, tout pulse. « *Il y a dans le krump, un tellurisme doublé d'une boule de colère intérieure et d'un basculement d'émotions qui correspondent bien à l'esprit de la Cinquième Symphonie.* »

Cypher

Du rituel des danses communautaires au hip hop, tant les marches d'ensemble en leur cercle retrouvé que certaines stases peuvent évoquer de loin en loin les aventures chorégraphiques de Kader Attou en Inde – *Les Corps étrangers* – et en Algérie avec *Douar*. Pour le chorégraphe, le cercle prend naissance à l'orée des années 80 au cœur du hip hop qu'il découvre alors. « *Le cercle a toujours été une manière d'échanger, d'exister et de se rencontrer. Il m'a nourri depuis mes débuts en danse. Dans "Revolta", il m'a semblé essentiel de mettre en avant cette notion de cercle reliant les interprètes au cœur d'une révolte tout à la fois puissante et belle.*

C'est le *cypher*, la constellation spatiale originelle du hip-hop. Pour la chorégraphie, elle donne en termes géométriques une manière de composer avec la masse. Et devient la métaphore d'une humanité dont l'horizon est de faire corps ensemble. Le rapport rythmique au sol de la danse se manifeste par des *stomps*, les jambes lourdement ancrées au sol qu'elles frappent, le faisant résonner comme un tambour. Voici bien « *une manière de capter et de se reconnecter à la vérité d'énergie des ancêtres.* » Le *Largo* (troisième mouvement) est un lamento étiré, introspectif, presque religieux. Le recours aux cordes seules favorise une atmosphère

recueillie que Kader Attou a pu rencontrer au fil de son œuvre chorégraphique avec Mozart et la *Symfonia Pieśni Żalonych* du compositeur polonais Henryk Górecki.

Transversalité

Dès ses premières marches pneumatiques filées dans un clair-obscur violacé, *Revolta* déborde du cadre d'un simple concert chorégraphié. C'est une réponse corporelle à la violence du monde, à la brutalité sourde de nos sociétés. Le krump, art de l'impact, y devient un langage, un manifeste. Et Chostakovitch, compositeur de l'ambiguïté et du double fond, retrouve une jeunesse rageuse et insoumise. L'arrangement pour orchestre de chambre, signé Jonathan Keren, en accentue la tension émotionnelle. Le final grandiloquent *Allegro non troppo* ouvre musicalement sur une reprise mécanique des motifs, leur insistance martelée. Il suscite plutôt le trouble que l'élan. Toutefois, « *cette musique est ponctuellement porteuse d'une grande exubérance. Elle découvre les musiciens et musiciennes se libérant à l'intérieur de cercle. Si le final développe une forme d'incertitude, j'y vois néanmoins un sentiment d'espérance.* » L'*allegretto* du deuxième mouvement appelle musicalement une danse grotesque presque une pantomime, une mascarade sarcastique. On peut retrouver quelques traces de cette atmosphère dans la manière à la fois saccadée et aérienne de bouger propre au krump. Ceci tout en étant parfois à la lisière « *entre la danse classique et le krump au fil des moments plus doux de la Symphonie.* »

Cette expérience de collision entre cultures, l'artiste l'a déjà menée tambour battant dans *Un Break à Mozart*. Un blockbuster du répertoire entrain en friction avec la rythmique urbaine du break. Le tempo se fait liant. La gestuelle hip-hop épouse la structure de la partition classique. Les genres s'enrichissent, se contaminent. Aucun n'en sort amoindri. Car chez Attou, le hip-hop est une syntaxe qui permet de dire l'indicible. Depuis la fondation d'Accorap en 1989, avec Mourad Merzouki, Eric Mézino et Chaouki Saïd, le chorégraphe n'a cessé de prouver que cette danse pouvait tout dire — la colère, l'exil, l'espérance — sans jamais renier ses racines à fleur de bitume. « *A sept ans, j'ai rencontré Mourad Merzouki dans un club d'arts martiaux, une pratique poursuivie longtemps. La boxe nous apportait beaucoup dans notre positionnement et notre état de corps. Nous y avons vite trouvé un lien avec la danse hip hop au gré d'une incroyable porosité entre les arts. Dans un rapport de swing au mouvement, Mohammed Ali volait sur le ring tel un papillon avant de piquer comme une abeille.* »

Faille poétique

Kader Attou ne cherche pas à lisser. Il revendique les blessures, les aspérités. Il le dit lui-même : « *Je cherche la faille, l'imperfection qui rend l'humain touchant.* » C'est ce regard qui traverse toute son œuvre. Dans *Prière pour un fou* (1998), il compose une danse incantatoire, sorte de cri sacré hors des cadres religieux. Pour *Les Corps étrangers*, l'artiste interroge les frontières — physiques, mentales, politiques. *Douar* le voit revenir sur les traces de l'Algérie, pays d'origine de ses parents, mêlant gestes, souvenirs et fantasmes. Son écriture est plurielle, en perpétuelle mutation. En 2013, *The Roots* surgit comme un manifeste. Onze hommes sur scène, un plateau vibrant, une écriture resserrée, puissante. La pièce évoque les origines du hip-hop comme un héritage vivant,



« Revolta » © Miguel Barreto - Ciclo de Cámara - Geneva Camerata

chamel, collectif. L'énergie de cette chorégraphie, soutenue par une bande-son alliant beat, classique et voix, explose avec une élégance rare.

Chez le chorégraphe, la virtuosité ne suffit pas. Il faut qu'elle dise. Il faut qu'elle touche. *Allegria* (2018) en est une belle illustration : pièce lumineuse, douce-amère, inspirée du cinéma, du roman graphique et du surréalisme. Attou y convoque une poésie du quotidien, jouant sur les apparitions, les objets, les gestes infimes. *Les Autres* (2021) réunit danse contemporaine et hip-hop autour d'une scénographie étrange, brumeuse, ponctuée par les sonorités du thé-rémine et du cristal Baschet. L'artiste transforme l'espace en cabinet de curiosités chorégraphiques. Plus intime, *Prélude* (2022) est une sorte d'autoportrait collectif. « *J'évoque ma naissance par la parole et le mouvement, dans un récit à la fois éminemment personnel et universel. La question du souffle qui nous relie tous et toutes est ici essentielle. Sans le souffle, force vitale, comment s'embarquer dans le mouvement et la danse ?* », s'interroge le chorégraphe. Qui partage la scène avec une nouvelle génération d'interprètes hip-hop. Sur d'entêtantes compositions électro de Romain Dubois, la pièce alterne gestes vifs, rituels et tourbillonnants et récits personnels en compagnie de cet enfant intérieure et autobiographique dans ses ressentis et émotions qui est la source d'énergie primordiale et le fil rouge du chorégraphe. Comme un regard en arrière, une transmission dansée intense.

En 2023, *Le Murmure des songes* est créé à pour les dès 5 ans, la littérature destinée aux bamboches passionnant l'artiste. Cette rêverie éveillée s'inspire d'ailleurs de l'enfance même du chorégraphe. « *A 5 ans, le soir venu, je contemplais le papier peint aux*

murs. Cette tapisserie se mettait à bouger, une fenêtre s'ouvrait sur l'imaginaire. Et je passais des nuits entières à voyager dans ses paysages mouvants peuplés de créatures fantasmagoriques. » C'est cette dimension qui est mise en scène dans la pièce par un chorégraphe tissé de fils de l'Enfantin. Comme une plongée dans cette chambre des métamorphoses de l'enfance animée notamment par les projections vidéo en 3D d'illustrations réalisées par l'artiste Jessie Désolée qui affectionne monstres, animaux fantastiques et personnages drolatiques. « *L'enfance est un lieu auquel on ne retourne pas mais qu'en réalité on ne quitte jamais* », avance la romancière espagnole Rosa Montero dans *L'idée ridicule* de ne plus jamais te revoir.

Quand il prend la tête du Centre Chorégraphique National de La Rochelle en 2008, Kader Attou entre dans l'histoire. Premier artiste hip-hop à diriger une telle structure, il ouvre une brèche dans l'institution. Là, il crée, produit, transmet. Il accueille de jeunes chorégraphes, initie des croisements, fait du CCN un lieu vivant, décloisonné, à l'image de sa danse. Pendant treize ans, il y inscrit la gestuelle hip-hop dans le paysage chorégraphique français sans jamais la folkloriser. Il n'est pas question pour lui d'une danse de rue tolérée sur scène, mais d'un art à part entière, capable de raconter le monde avec autant de précision que n'importe quelle autre forme.

Bertrand Tappolet

Revolta. 3 juin, Rosey Concert Hall (Rolle). 5 juin, L'Esplanade du Lac (Divonne-les-Bains). Tournée sur : genevacamerata.com